

1

Cosmopolis : de la ville, de l'Afrique et du monde

NUMÉRO CONÇU ET COORDONNÉ PAR DOMINIQUE MALAQUAIS

PRÉSENTATION

VINGT-CINQ ANS DE « POLITIQUE AFRICAINE »

DU POURQUOI ET DU COMMENT

Ce numéro 100 de la revue marque le vingt-cinquième anniversaire de *Politique africaine*. La rédaction a souhaité célébrer cet anniversaire par une édition spéciale. Plusieurs approches ont été évoquées quant au thème et contenu de ce numéro, qui avaient toutes pour objet de dresser un bilan.

Mais comment faire un bilan de vingt-cinq ans de publication et à quelle fin ? Comment dire les transformations que l'Afrique a connues en un quart de siècle ? Comment aussi analyser l'évolution des sciences sociales sur l'Afrique, leurs polarisations, leurs modes, leurs nouveaux objets et leurs aveuglements ? Fallait-il concevoir une telle réflexion dans un cadre français/francophone ou refléter des évolutions plus larges, comme s'est efforcée de le faire la revue au fil des ans, en publiant et en traduisant davantage de textes originaux ? Y avait-il réellement maturation d'une crise ou émergence de nouveaux paradigmes pour justifier un tel exercice, dont on ne voulait pas qu'il fût au mieux un bref survol, au pire un fourre-tout ?

La rédaction a estimé que, somme toute, mieux valait montrer combien la recherche africaniste restait en mouvement et plurielle, quitte à sortir *Politique africaine* de cadres intellectuels qu'elle s'est, consciemment ou non, donnés depuis des années : traiter d'objets qui sont trop souvent ignorés pour souligner d'une manière originale combien l'Afrique est dans son siècle, le XXI^e siècle.

VILLES ET CRÉATIVITÉ CONTEMPORAINE, OU L'AFRIQUE**DANS LE MONDE**

Pour la plupart des chercheurs, *think tanks* et organisations internationales, la globalisation est, en dernière instance, un phénomène indissociable de la haute technologie. Elle ne peut exister que là où il y a communication ultrarapide et possibilité de sillonner le globe sans entraves. Ainsi défini, il s'agit d'un phénomène dont est écartée la très grande majorité des pays et des habitants du continent. À cette aune, les villes africaines sont présentées comme des espaces marginaux, dont les habitants sont moins des acteurs que des témoins de la globalisation, soumis aux impératifs (politiques, économiques, culturels) d'un monde externe au leur, qu'ils ne connaissent pas et sur lequel ils n'exercent que peu ou pas de contrôle.

Notre perspective est tout autre, même s'il nous paraît essentiel de penser la globalisation dans et par les systèmes d'inégalités qu'elle produit ou transforme. Lagos, Douala, Kinshasa, pour ne considérer que ces villes, sont, à nos yeux, des hauts lieux de la globalisation, qui se muent et se transmuent à une cadence étonnante et dont les habitants ont souvent une connaissance aussi, voire plus, sophistiquée du monde au-delà de leurs frontières que leurs pendants d'Europe ou d'Amérique du Nord. Le mouvement y est pour beaucoup – le fait que l'Afrique est, de tous les continents, sans doute celui où (et d'où) l'on se déplace le plus. À cela, il faut ajouter des approches novatrices des médias, des nouvelles technologies de l'information ou encore de l'art d'imaginer l'« autre » qui sont, à bien des égards, plus versatiles que celles rencontrées à New York, Londres ou Tokyo. Depuis les années 1990, avec l'accès accru à l'information né de la vague de « démocratisation » qui a balayé l'Afrique à la fin du xx^e siècle, ces approches sont en plein essor. En témoignent des phénomènes aussi divers que la nouvelle industrie de la publicité à Johannesburg, la photographie à Dakar, la vidéo à Kano et le « coupé-décalé » à cheval entre Abidjan et Paris. Témoignages, aussi, de cette donne en devenir, les œuvres multimédias de plasticiens à Maputo, à Douala ou New York, pour qui le postmodernisme ne recèle plus aucun secret, mais qui, à l'occasion de chaque vernissage – à Beaubourg, au Guggenheim, à la Biennale de Séoul –, doivent se battre pour obtenir un visa. Témoignages, enfin, le foisonnement de restaurants chinois dans les villes de l'océan Indien, les leçons de globalisation qu'impartit Femi, le fils du musicien Fela Anikulapo Kuti, la poésie à Khartoum, les aller-retour du chorégraphe Faustin Linyekula entre Kin, où il danse, et Paname où il rêve d'un nouveau Congo... De tout cela, et de bien d'autres choses encore, causes et effets, il ressort d'autres approches de la globalisation. Plurielles, souvent contradictoires, flexibles, voire aléatoires,

celles-ci offrent une alternative à la vision univoque proposée par l'industrie des *globalisation studies*.

La richesse de ces autres approches est exprimée avec force et originalité dans de nombreux domaines. Il en est un, cependant, où elles jouent un rôle particulièrement important – un domaine qu'il nous paraît intéressant d'explorer car il fait rarement l'objet de réflexions d'ordre politique, comme l'illustre le fait qu'aucun numéro de *Politique africaine* ne lui a jamais été consacré. Il s'agit, comme le suggèrent les exemples cités plus haut, du domaine de l'art, de la création. Politologues et historiens, sociologues et ethnologues spécialistes de l'Afrique contemporaine ne se sont que rarement penchés sur l'art. L'art est dédaigné, laissé aux historiens d'art et (parfois) aux anthropologues, qui, eux, ont tendance à dédaigner le politique. Les uns et les autres ont tort. La création artistique dans les grandes villes d'Afrique (peinture et sculpture, photographie, film et vidéo, musique, théâtre, poésie et prose, danse, architecture, mode) est un sujet dont l'étude, sérieuse et à partir de multiples points de vue, est essentielle pour qui souhaite réellement comprendre ce que le terme « globalisation » veut dire – ce que le phénomène renferme, évoque et provoque sur le continent africain aujourd'hui.

Dans cette optique, le numéro 100 réunit une série d'articles portant sur les arts de l'Afrique urbaine. Ces derniers y sont analysés, *mined*, dirait-on en anglais, pour ce qu'ils peuvent offrir de perspectives nouvelles sur des sujets plus communément abordés dans les pages de *Politique africaine* – structures politiques et économiques, rapports entre société civile et instances gouvernementales, liens à l'Europe, à l'Asie, aux États-Unis, impact des médias et de l'internet, immigration et économies dites « parallèles », guerres, violences et xénophobies, liberté de la parole et censure, mouvements religieux – et, à travers ces analyses, pour ce qu'ils suggèrent d'approches, d'imaginaires et de subjectivités africaines quant au phénomène de la globalisation.

Il ne s'agit pas ici de célébrer une hypothétique « globalisation africaine » ou de faire abstraction des multiples difficultés auxquelles la globalisation, façon Fonds monétaire international (FMI), et les profits qu'en tire une certaine élite africaine confrontent le continent. Dans la même optique, on a voulu éviter les regards attendris sur les « bricolages » de l'Afrique urbaine caractéristiques d'une certaine sociologie des années 1990. Le regard porté sur les objets et les perspectives analysés est souvent critique. Les contributions réunies dans ce numéro font ressortir non seulement l'originalité d'approches de la globalisation incarnées par certaines pratiques, mais aussi les doutes, voire les ratés, de créateurs africains face à ce phénomène. Certains auteurs se penchent sur les problèmes intrinsèques à un trop-plein d'optimisme, tant de la part d'observateurs (africains et autres) que d'acteurs, de créateurs eux-mêmes. Cet

optimisme-là, d'autres le revendiquent haut et fort. Entre contributeurs, dans ce numéro 100, on ne s'entend pas toujours, et c'est bien. La création en Afrique urbaine aujourd'hui est hétérodoxe : une collection de textes qui se donnent pour but d'en parler se doit de l'être aussi.

Plus que jamais, avec ce numéro, on se garde de prétendre à l'exhaustivité. C'est d'un pan, seulement, de l'Afrique contemporaine dont on a voulu parler, d'un pan qui, nous semble-t-il, dit certaines des complexités des villes du continent et de leur être-dans-le-monde.

LE CONTENU : VADE-MECUM

Un numéro qui se voulait multivocal, à notre sens, se devait d'être multilingue. Nous ne souhaitons pas faire un numéro en français uniquement. Nous voulions, ici, mettre en dialogue les uns avec les autres des auteurs dont tous n'écrivent pas en français. Certains – Sud-Africains, Nigériens, Camerounais, Britanniques, Libyens, Américains, Réunionnais – préfèrent l'anglais. D'autres ont pour langue le haoussa, le wolof, l'arabe, le portugais. Un numéro tout en traduction aurait été bien triste : seuls les francophones auraient pu le lire ; un numéro sans traduction aurait été injuste envers ceux de nos lecteurs dont le français est la seule langue. Nous avons donc opté pour un compromis.

Le lecteur trouvera dans ce numéro six rubriques. Celles-ci ne correspondent pas aux rubriques habituelles de *Politique africaine* ; là aussi, on a voulu faire autrement, pour une fois. Les rubriques sont thématiques ; il y est question d'imaginaires urbains (rubrique 1), de musique (rubrique 2), de sociétés du spectacle (rubrique 3), d'arts plastiques, de subjectivation, de mets et de mots (rubriques 4, 5 et 6). Chacune d'elles réunit quatre textes : deux articles de chercheurs, un en français, l'autre en anglais ; un troisième article, en français, plus court que les deux précédents et souvent plus personnel ; et une section à laquelle nous donnons le titre « Mots choisis » – il s'agit d'un poème, d'une chanson, d'un récit en prose qui porte sur, ou a pour origine, une des villes dont il est question dans la rubrique. Là, plusieurs langues sont représentées. Lorsqu'il s'agit de textes en anglais, en arabe, en haoussa, en wolof ou en portugais, ces « Mots choisis » figurent dans leur langue d'origine ainsi qu'en français.

Le DVD qui accompagne le numéro 100 comporte deux parties, intitulées « Cosmopolis : de l'Afrique, de la ville et du monde » et « Congo cosmopolis : deux villes, sept regards ». La première contient une série d'articles : un texte sur les arts contemporains de l'Afrique intitulé « La valeur d'une image », par Simon Njami, commissaire de la fastueuse exposition « Africa Remix » présentée

au Centre Georges-Pompidou, à Paris, au printemps 2005 ; les traductions françaises des textes des chercheurs publiés en anglais dans la revue¹ ; et la version intégrale de l'article de l'auteure sud-africaine Sarah Nuttall, intitulé « Free Styles : Youth Cultures of Consumption in Johannesburg », dont nous publions dans le numéro une version plus courte, en traduction française.

« Congo cosmopolis », la seconde partie du DVD, propose un voyage en images, en sons, en paroles et en mots à travers les arts contemporains de deux villes jumelles, Kinshasa et Brazzaville. L'usager pourra y naviguer, à sa guise et à son rythme, entre une exposition virtuelle de photographies de Kinshasa la nuit, *Kin by Night* (photos de Marie-Françoise Plissart et Yves Pitchen), un documentaire de Luli Barzman sur le chorégraphe Faustin Linyekula, intitulé *Kwenda-Vutuka Kinshasa*, le film d'une interview où l'écrivain congolais Vincent Lombume Kalimasi présente l'image qu'il a, lui, de Kinshasa, une série de clips musicaux, morceaux composés et enregistrés à Kinshasa, une collection de six poèmes de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, né à Kinshasa et mort à Brazzaville, et « Farouches », une exposition virtuelle de travaux du plasticien Patrice Félix-Tchicaya, de père brazzavillois et de mère corse, et qui, pour sa part, a vécu un peu partout dans le monde.

Par ailleurs, nous avons inclus dans le numéro 100 un cahier photo. Le lecteur y trouvera seize pages d'illustrations couleur, chacune d'elles se rapportant à un article publié dans le numéro ■

Dominique Malaquais
CEMAf/CNRS

Roland Marchal (rédacteur en chef)
Ceri/CNRS

1. Toutefois, à l'heure où nous mettons sous presse, nous n'avons pas reçu la traduction de l'article d'Achille Mbembe, « Variations on the Beautiful in the Congolese World of Sounds », promise par l'auteur.

REMERCIEMENTS

Ce numéro spécial n'aurait pas vu le jour sans la contribution, l'aide précieuse et la générosité de nombreuses personnes. Merci à Xavier Audrain, Richard Banégas, Bawa Basekwi, Bebson de la Rue, Tahar Bekri, Filip De Boeck, François Constantin, Igor Cusack, David Hywel Davies, Jonah Dempcy, les éditions Revue Noire, Dana Elmquist, Vincent Foucher, Jean-Louis Fowler, Sylvie Fowler-Causse, Salah M. Hassan, Sean Jacobs, Didier Kisala et Capitaine Flamme, Laurent Fourchard, Dominik Kohlhagen, Brian Larkin, Bart Legum, Frédéric Le Marcis, Faustin Linyekula, Vincent Lombume Kalimasi, Malam, Élisabeth Malaquais, Lionel Manga, Ruth Marshall-Fratani, Pascal Martin Saint Leon, Achille Mbembe, Lamia Meddeb, M.I.T. List Arts Center, Bärbel Müllbacher, Hudita Nura Mustafa, The New Moon, Simon Njami, Ntone Edjabe, Sarah Nuttall, Olu Oguibe, Thomas Osmond, Femi Osofisan, Sandrine Perrot, Yves Pitchen, Marie-Françoise Plissart, Lesego Rampolokeng, Revolution Void, Nicolas Robelin, Allen F. Roberts, Greta Rodriguez-Antoniotti, Janet Roitman, Mary Nooter Roberts, Russel G. Schuh, Serge et Dechaux, AbdouMaliq Simone, Talla Sylla, Koen Van Syngel, Patrice Félix-Tchicaya, Umaru Tanko Abdullahi, Françoise Vergès, Elizabeth Vignati, Nada Hussein Wann, Fabrice Ziolkowski...

... Et, évidemment, à Dominique Malaquais, qui a conçu et coordonné le numéro.